



## À Croixval : Ronsard en son intimité

JEAN-JACQUES LOISEL

**Résumé :** *Des lieux subsistants dont Pierre de Ronsard fut le bénéficiaire, le prieuré de Croixval est certainement le plus modeste dans son apparence. Et pourtant, c'est ici, au bord de la Cendrine, que le poète a vécu en profonde intimité avec les paysages et les hommes qui l'entouraient. À Croixval, il a enraciné son dernier grand amour poétique, dédié à Hélène de Surgères. Ici, il a retrouvé, à l'automne de sa vie, les paysages qu'il avait chéris dès son enfance à la Possonnière. Dans sa première et dernière propriété en Vendômois, il a côtoyé et aimé les paysans, dont certains travaillaient pour lui. Dans ce prieuré méconnu, Ronsard a aimé, souffert, mais n'a pas voulu mourir : comment mieux exprimer que, pour lui, Croixval était un lieu de vie ?...*

**Mots-clés :** *Ronsard, Croixval, Amadis Jamyn, Saint-Guingalois, Saint-Cosme, Fontaine d'Hélène, Ternay, Forêt de Gâtines, Jean Galland, Émile Chauvelon, Saint Blaise, Hubert-Fillay.*

### Croixval : coup de foudre ou monnaie d'échange ?

L'OCCASION : AMADIS JAMYN (1566)

Le 22 mars 1566, trois poètes étaient réunis dans la maison parisienne de l'un d'eux, Pierre de Ronsard. Les deux autres sont ses amis : Jean Antoine de Baïff, le

compagnon du « voyage de Tours » et Amadis Jamyn, le secrétaire du « gentilhomme vendômois ». La poésie n'était pas à l'ordre du jour : par acte notarié et dans une démarche quelque peu étrange, Jamyn rétrocédait à Ronsard le prieuré Sainte-Madeleine de Croixval (**fig. 1**) dont il était devenu le bénéficiaire dix jours plus tôt ; en reconnaissance, le premier recevait une pension annuelle de 120 livres et la promesse d'un bénéfice de 150 livres<sup>1</sup>.

Ronsard possédait alors d'autres bénéfices, que ce soit dans le Maine (Challes, canonat de Saint-Julien du Mans, archidiaconé de Château-du-Loir) ou en Touraine (Saint-Cosme). Mais Croixval était sa première possession en Vendômois, dans son pays natal. Le logis était à deux lieues du manoir de la Possonnière où il avait vu le jour et passé l'essentiel de son enfance. Avec les métairies dépendantes, le revenu n'était pas négligeable, environ un millier de livres selon Richard Cooper. Sous tous rapports, Ronsard pouvait être comblé.

### DES ÉCHANGES RÉPÉTÉS

Ronsard semble avoir rempli les conditions de son accord avec A. Jamyn, lui obtenant, avant 1567, le prieuré Saint-Hippolyte d'Oisly (dépendant de Saint-Cosme). Et voilà que, le 22 septembre 1568, il céda

1. COOPER (R.), « Les bénéfices de Ronsard d'après quelques documents des Archives vaticanes », in *Ronsard en son IV<sup>e</sup> centenaire*, éd. Y. Bellenger, J. Céard, D. Ménager & M. Simonin, Genève, 1988, p. 103-114.



Fig. 1 : Prieuré Sainte-Madeleine de Croixval à Ternay.

Croixval à son secrétaire et ami, sans condition. Certes, le « gentilhomme vendômois » était alors à l'abri du besoin, mais cette générosité a de quoi surprendre. Et comme il séjourna souvent à Croixval dans cette période, ce fut comme invité et non comme propriétaire (preuve indirecte du plaisir qu'il éprouvait en ce lieu).

Le poète connut alors une période de turbulence à propos de certains de ses bénéfices et des conditions de leur attribution. Le 16 décembre 1569, il se vit attribuer le prieuré de Saint-Guingalois de Château-du-Loir (fig. 2), dont le revenu était le double de celui de Croixval. Le problème est que le précédent titulaire s'était entendu avec Florentin Regnard, conseiller au parlement de Paris, et l'avait échangé, le 4 décembre, contre une prévôté à Chartres, sans en informer le cardinal de Lorraine, patron du bénéfice... Regnard était donc prioritaire. Mais Ronsard voulait absolument Saint-Guingalois et en avril 1570, il accepta de céder à son concurrent deux bénéfices..., dont Croixval, un lieu dont il n'était plus propriétaire et ce en présence de Jamyn ! Le poète n'était pas sans regret : *pour l'affection qu'il avoit toujours eu et avoit encores aud. prieuré de Croixval, tant pour la bienséance que pour le revenu, qui est de plus de 800 livres, voir mil livres par an.* Dans le même mois, Regnard accepta de lui affermer le prieuré moyennant 600 livres par an. Puis, ayant découvert la réalité, il assigna le poète en justice.

La querelle s'envenima et un accord fut conclu en octobre, aux termes duquel Ronsard et Jamyn prirent conjointement à ferme le prieuré pour 550 livres, en renonçant à leurs droits ; et le premier conserva Saint-Guingalois. Finalement, le 14 avril 1571, Regnard abandonna tous ses droits sur Croixval, moyennant une très modeste pension de 80 livres par an. Il est probable que de hautes protections ont joué en faveur du poète, qui était alors au faite de sa gloire littéraire et de sa réussite matérielle. Il a tout de même fallu cinq ans



Fig. 2 : Crypte du prieuré Saint-Guingalois de Château-du-Loir (Sarthe).

pour qu'il devienne vraiment maître chez lui, sur les bords de la Cendrine.

L'« affaire » de Croixval fit même quelques dégâts collatéraux dans les relations du poète, comme l'explique Michel Simonin, le plus récent biographe de Ronsard : *On se souvient que Ronsard avait consenti à abandonner ses droits sur l'abbaye de la Roe, moyennant une pension. Or il advient que l'avocat chargé de défendre les intérêts de Regnard dans l'affaire de Croixval, son cousin Jean Froger, est devenu lui-même abbé de cet établissement en 1571. Il lui vient l'idée qu'il pourrait se dispenser de servir au poète les 1 000 livres annuelles qu'il lui doit. Rusé, le Vendômois attend que le dossier de Croixval soit liquidé. Puis il envoie chez le récalcitrant deux mandataires, dont un huissier, qui lui remettent sommation. Froger atermoie ; il finit toutefois à la fin de mai 1572, par accepter de payer à Ronsard, chaque année, jusqu'à sa mort, « trois pippes de vin d'Anjou du meilleur »<sup>2</sup>. L'histoire ne dit pas si*

ce vin d'Anjou du meilleur alla vieillir dans le cellier souterrain de Croixval...

En 1575, il y eut encore un rebondissement, particulièrement éphémère : *Sans doute le voyons-nous passer chez le notaire le 2 avril 1575 et, comme en 1568, résigner Croixval à Jamyn. Le Pape consent à cette supplique régulière ; et, le même jour, Jamyn lui rétrocède ce prieuré sous réserve d'une pension de 150 livres. Le procédé nous paraît d'autant plus mystérieux qu'il est fort coûteux : Croixval n'a pas changé moins de dix fois de mains en neuf ans ! Seule explication : Ronsard aura cherché de la sorte à échapper aux contributions demandées à l'Église*<sup>3</sup>.

### DU BÉNÉFICE AU REFUGE

Le 30 mai 1574, Charles IX mourut et Ronsard composa un sonnet pour le «Tombeau» du roi. Il avait encensé Henri, lorsque celui-ci n'était encore que duc d'Anjou, mais avait-il été suffisamment payé en retour?... Le nouveau roi portait attention à des poètes plus jeunes et plus courtisans, Desportes et du Bartas. Sans parler encore de rupture avec la cour – dont Ronsard n'ignorait pas qu'elle prolongeait l'écho de son renom plus loin que les eaux du Loir – le poète estima le moment venu de prendre quelque distance.

En 1574 aussi, Ronsard devint quinquagénaire, un âge qui, à cette époque, ouvrait les portes de la vieillesse. Sa santé n'était pas toujours resplendissante ; le séjour dans sa campagne natale lui proposait une vie apaisée, peut-être plus saine pour un corps fatigué qui, désormais, supportait mieux les plaisirs simples du jardinage que les bals du Louvre ou les longues galopades de la chasse à courre.

C'est alors qu'a vraiment commencé la liaison amoureuse entre Ronsard et Croixval. Elle devait aller jusqu'au reniement absolu de l'ancienne maîtresse : la cour des Valois. Le 5 juillet 1583, le «gentilhomme vendômois» écrivait, de Croixval, à son ami Scévole de Sainte-Marthe : *Monsieur mon antien amy, cest (disoit Aristophane) un faix insupportable de servir un maistre qui radoute [radote]. Parodizant la dessus, c'est un grand malheur de servir une maistresse, qui n'a jugement ny raison en nostre poësie, qui ne sçait pas que les poettes, principalement en petis et menus fatras comme elegies, epigrames et sonnetz, ne gardent ny ordre ny temps, c'est affaire aux historiographes qui escrivent tout de fil en aiguille. Je vous supplie, Monsieur, ne vouloir croire en cela mademoiselle de Surgeres et n'ajouter ny diminuer rien de mes sonnetz, s'il vous plaist. Si elle ne les trouve bons, qu'elle les laisse, je n'ay la teste rompue d'autre chose. On dit que le Roy vient à Blois et à Tours, et pour cela je m'enfuy à Paris et y serai en bref, car je hay la court comme la mort. Si elle veult faire quelque dessaing de marbre sur la*

*fontaine, elle le pourra faire, mais ce sont deliberations de femmes, qui ne durent qu'un jour, qui de leur nature sont si avars qu'elles ne voudroyent pas despendre un escu pour un beau fait. Faictes luy voir cette lettre si vous le trouvez bon. Je vous baise les mains de toute affection. De vostre Croixval, le cinquiesme de juillet*<sup>4</sup>.

Les éditeurs scientifiques des *Œuvres complètes* apportent les précisions, ou plutôt les interrogations suivantes à propos de ce document : *Publiée par P. Champion dans l'article cité dans la notule précédente [Bulletin du Bibliophile, 1923]. Selon les uns, elle serait datée de 1576, selon les autres, de 1583. Encore faudrait-il que nous fussions assurés de son authenticité, car aurait-on voulu forger un faux vraisemblable, à partir des vers à Hélène et des rumeurs qui couraient sur leurs relations, que l'on ne s'y serait pas pris autrement*<sup>5</sup>. Avec Croixval, rien n'est jamais simple...

Il est difficile de suivre avec précision les voyages de Ronsard dans les deux dernières années de sa vie. Rien ne confirme un déplacement de la cour à Tours et à Blois dans l'été 1583. Et le poète ne se rendit pas à Paris à ce moment, mais plus tard, puisqu'il s'y trouvait le 4 janvier 1584, lors de la sortie d'une nouvelle édition de ses *Œuvres*. Au second semestre 1584, il séjournait à Croixval. Mais en décembre, il quitta son prieuré vendômois pour gagner la capitale et y rejoindre son ami Jean Galland. Nous verrons que ces pérégrinations se poursuivirent dans la dernière année, avec plusieurs voyages, tantôt avérés, tantôt seulement plausibles. Étonnante mobilité, chez un homme malade, à bout de forces. Les motivations pouvaient être diverses, non exclusives les unes des autres : désir de changer d'air pour conjurer la maladie ; volonté de veiller au grain pour la publication de son œuvre ; besoin de la présence de son ami Galland. Une constante cependant : un véritable tropisme qui, à l'issue de chaque échappée, ramenait le «gentilhomme vendômois» vers Croixval.

### RONSARD, ABSENT DANS LA PIERRE, PRÉSENT DANS L'ÂME DU PRIEURÉ

Le visiteur de Croixval chercherait en vain la marque de Pierre de Ronsard dans l'architecture du lieu. Il est vrai que l'histoire lui a infligé maintes blessures plus ou moins bien cicatrisées, sans compter les multiples remaniements intervenus depuis l'établissement d'une poignée de moines de Tiron (**fig. 3**), au XII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la ferme du XXI<sup>e</sup> siècle. Du prieuré médiéval ne subsistent que les celliers souterrains et leur entrée à voûte angevine. La chapelle, de belles dimensions, vit ses dernières ruines disparaître au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le logis du prieur présente une certaine complexité. Le bâtiment principal a les proportions d'un de ces nombreux manoirs du XV<sup>e</sup> siècle que l'on peut voir

2. SIMONIN (M.), *Pierre de Ronsard*, Paris : Fayard, 1990, p. 328.

3. SIMONIN (M.), *op. cit.*, p. 340.

4. RONSARD (P. de), *Œuvres complètes*, t. II, coll. Pléiade, Paris : Gallimard, 1994, p. 1210-1211. Scévole de Sainte-Marthe séjournait alors à Paris, logé au Pillier vert, rue de la Harpe.

5. RONSARD (P. de), *op. cit.*, p. 1646.



**Fig. 3 :** Saint-Bernard-de-Tiron, peinture murale de la chapelle Notre-Dame d'Yron, à Cloyes (Eure-et-Loir).

dans la région (**fig. 4**), avec une toiture à forte pente, petite fenêtre à moulure prismatique dans le mur ouest. De telles constructions avaient le plus souvent une tourelle d'escalier pour desservir les différents niveaux, comme à la Possonnière. Elle a existé à Croixval : sa trace est encore visible à la façade est, avec deux portes murées, qui donnaient accès au rez-de-chaussée et à l'étage. C'est cet état que connut Ronsard, mais la conception fut antérieure à sa venue, d'un demi-siècle au moins.



**Fig. 4 :** Façade principale du logis du prieur de Croixval. On voit bien, au centre, les deux portes murées après la suppression de la tourelle d'escalier.

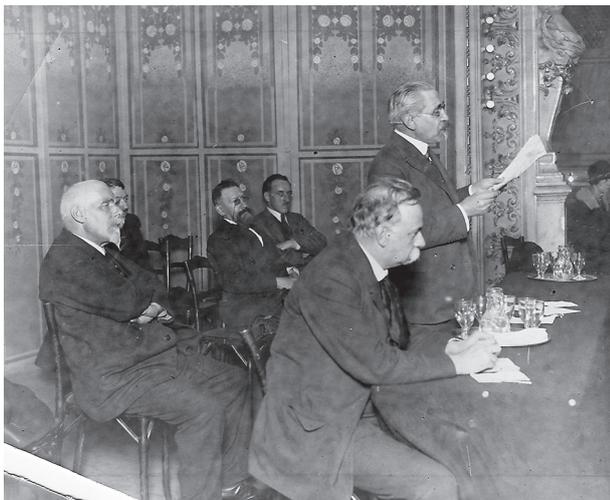


**Fig. 5 :** Escalier intérieur du logis du prieur de Croixval.

Un remaniement important eut lieu plusieurs décennies après la mort de Ronsard. Il avait légué le prieuré à Jean Galland, supérieur du collège de Boncourt. Celui-ci le transmet à son neveu, Philippe Galland, qui fut le premier à porter le titre de baron de Croixval. Il lui fallait une demeure digne de son rang et surtout conforme à l'esthétique du temps, qui privilégiait la symétrie et les grandes baies. On supprima la tourelle, les portes furent murées ; deux grandes portes furent ouvertes au rez-de-chaussée, de mêmes dimensions que celle conservée à droite ; deux larges fenêtres leur correspondirent à l'étage. Pour desservir ledit étage, un escalier intérieur en bois fut installé (**fig. 5**) ; ses balustrades, de belle facture, semblent assez caractéristiques du début du règne de Louis XIII.

Après 1870, la petite seigneurie étant devenue une ferme, la porte de gauche fut agrandie pour un meilleur accès à ce qui était désormais une grange. Ainsi, le séjour de Ronsard correspond-il à un angle mort de l'histoire architecturale de Croixval.

Mais dans cette ferme, l'« âmelette ronsardelette » veillait au grain... Cousu de cicatrices, le vénérable bâtiment menaçait ruine au lendemain de la Première Guerre mondiale. Il y eut d'abord 1924, le 4e centenaire de la naissance du poète. L'Académie française fournit des parrains de renom : Pierre de Nolhac, Henri de Régnier, Gabriel Hanotaux, Henri Bordeaux, Robert de Flers. L'Université ne fut pas en reste, avec Abel Lefranc, professeur au Collège de France, et surtout Paul Laumonier, auteur de *Ronsard et sa province*. C'est bien, la mémoire de Ronsard était entretenue ;



**Fig. 6 :** Assis à gauche, Émile Chauvelon, un des sauveurs de Croixval en 1924-1925 (coll. part.).



**Fig. 7 :** Ruisseau de la Cendrine, affluent de la rive gauche du Loir.

mais une fois les belles paroles envolées, qu'advient-il du prieuré où il passa son dernier automne ?

L'alerte fut lancée, le 21 novembre 1924, dans *Le Progrès de Loir-et-Cher*, par un professeur de lettres d'origine vendômoise, Émile Chauvelon (**fig. 6**) : *Il convient que tous les journaux de la région vendômoise, ou qui s'intéressent à la région vendômoise, fassent campagne pour que soit sauvée, c'est-à-dire classée au nombre des monuments historiques, la demeure de Ronsard à Croixval.* Il reçut un soutien essentiel de la part de l'avocat blésois Hubert-Fillay, président de l'École de la Loire.

Ils se dépensèrent sans compter, faisant jouer toutes leurs relations vendômoises, ligériennes et parisiennes ; jusqu'à ce télégramme du 18 février 1925 envoyé par Chauvelon à Hubert-Fillay : *CROIXVAL EST CLASSÉ.* Croixval était sauvé au prix de ces efforts, mais c'est un charme, au sens fort du terme, qui avait joué et poussé ces hommes à regarder au-delà de la face ravagée et couverte de cicatrices : [...] à la sortie de Ternay, j'ai suivi le cours sinueux de la Cendrine (**fig. 7**). *Le petit ruisseau file, sous les bouillées sombres des marsaules, au milieu des prairies où la « veilleuse » du colchique ne tardera pas à se lever. Entre les coteaux qui ondulent mollement, la route serpente, se déroule comme une rêverie de poète. Dans le val, de place en place, des troupeaux de vaches tachetées paissent et les animaux, à l'allure lente, comme endormie, se détachent avec une surprenante netteté sur le rideau des chênes aux tons d'ocre roux, des noisetiers et des arbustes qui s'étagent aux flancs des collines [...]. Une torpeur sereine baigne le paysage, et les cultivateurs, absorbés par les labours, ne jettent pas ces cris qui ponctuent d'ordinaire leurs besognes.*

*Si c'est un pèlerinage que nous faisons, il faut reconnaître que le calme, le recueillement des choses, incline à je ne sais quelle mélancolie sans amertume... Il me*

*semble que je suis prêt à écouter Ronsard me parler par le truchement de sa Terre d'élection* [Hubert-Fillay].

## Le lieu des amours intimes de Ronsard

### L'AMOUR D'UNE FEMME : HÉLÈNE

Dans la trilogie des femmes célébrées par Ronsard, Hélène de Surgères est la troisième en date. Elle occupa son esprit sûrement, son cœur peut-être, et inspira les derniers feux de sa poésie amoureuse, de 1568 à 1574. Elle appartenait à l'« escadron volant » des filles d'honneur de Catherine de Médicis, ce groupe de jeunes femmes de bonne noblesse qui étaient l'ornement de la cour des Valois. Près d'un quart de siècle séparait la jeune fille du poète au « chef grison » qui régnait en maître sur le Parnasse français. Ils firent connaissance dans le jardin des Tuileries :

*Ce premier jour de mai, Hélène je vous jure  
Par Castor, par Pollux, vos deux frères jumeaux,  
Et par les rossignols, miracle des oiseaux,  
Que seule vous serez ma dernière aventure.*

Astres rayonnants de la cour, ces deux personnages avaient en commun un sentiment de malaise face à l'ambiance de ce milieu si particulier : *Au milieu de cette cour bruyante et frivole, Hélène souffrait. Le mensonge, la violence et la luxure avaient fait leur repaire de ce Louvre brillant, embelli de toutes les élégances de l'art. Plus d'une fois, exposée à des*

tentations douloureuses et incessamment renouvelées, elle rêva le repos du cloître, les jeûnes et les oraisons qui domptent la chair, qui mettent l'âme en pleine liberté. Ronsard était le confident de ces pensées secrètes. Lui aussi songeait à quitter la cour; mais ce n'était point le cloître qu'il rêvait, c'était la campagne, la forêt de Gâtine et ses ombrages verts, où du moins il pouvait rimer ses alexandrins et penser à Hélène<sup>6</sup>.

Ce n'est pas par hasard que l'amour d'Hélène est enraciné sur les bords de la Cendrine, le ruisseau qui baigne le prieuré de Croixval. Au début de cette relation, Ronsard y faisait de fréquents séjours, même si le prieuré avait alors pour propriétaire Amadis Jamyn; ils pouvaient, d'ailleurs, parler d'Hélène, à qui le second avait dédié un poème, après la mort du capitaine de La Rivière, ami de la belle avant qu'elle ne connaisse Ronsard :

*Tes chauds soupirs ni de tes yeux la pluie  
N'ont le pouvoir de tirer ton ami  
Hors de la fosse où il est endormi.  
Lisant souvent, comme tu fais, contemple  
Mille guerriers, qui te servent d'exemple  
Que tout périt en ce bas univers...<sup>7</sup>*

Ronsard composa ici la majorité des sonnets à Hélène entre 1568 et 1576. Il en voulut imprimer la marque dans le paysage. Ce fut la fontaine, si peu périssable qu'elle offre toujours son miroir aux visiteurs (fig. 8) :

*Afin que ton honneur coule parmi la plaine  
Autant qu'il monte au Ciel engravé dans un pin,  
Invoquant tous les Dieux et répandant du vin,  
Je consacre à ton nom cette belle fontaine.*

*Pasteurs, que vos troupeaux frisez de blanche laine  
Ne paissent à ces bords : y fleurisse le thim,  
Et tant de belles fleurs qui s'ouvrent au matin,  
Et soit dite à jamais la Fontaine d'Hélène.*

*Le passant en Été s'y puisse reposer,  
Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer  
Mille chansons d'Hélène, et de moi lui souvienn.*

*Quiconques en boira, qu'amoureux il devienne,  
Et puisse, en la humant, une flamme puiser  
Aussi chaude qu'au cœur je sens chaude la mienne.*

Bien identifiée au siècle dernier, la fontaine est à un petit kilomètre au sud de Croixval, en remontant le vallon où coule un des bras de la Cendrine. À pied ou à cheval, elle était d'un accès très facile à partir du prieuré et Ronsard pouvait à son gré s'asseoir à son



Fig. 8 : Fontaine d'Hélène ou fontaine Saint-Germain, aux Hayes.

bord et composer une de ses *chansons d'Hélène*. Mais dans la nature, le poète était tout autant actif que contemplatif... Le pin, c'était son œuvre, sa création :

*Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle,  
Ce pin où tes honneurs se liront tous les jours :  
J'ay gravé sur le tronc nos noms et nos amours,  
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.*

*Faunes qui habitez ma terre paternelle,  
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,  
Favorisez la plante et luy donnez secours,  
Que l'Été ne la brûle, et l'Hyver ne la gèle.*

*Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,  
Flageolant une Eclogue en ton tuyau d'aveine,  
Attache tous les ans à cet arbre un tableau*

*Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine ;  
Puis l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,  
Dis : Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène.*

Les saisons passèrent, le pin se fortifia, mais ce fut le planteur qui vieillit : cinquante ans en 1574, la porte de la vieillesse pour l'époque, tandis qu'Hélène était encore une belle jeune femme. Ronsard s'inclina :

*Maintenant que voici l'an septième venir,  
Ne pensez plus, Hélène, en vos laqs me tenir.  
La raison m'en délivre, et votre rigueur dure,  
Puis il faut que mon âge obéisse à Nature.*

## L'AMOUR DE LA NATURE

Ronsard a aimé la nature dans tous ses états : sauvage et forestière, elle lui offrait des espaces infinis pour forcer le sanglier ou le cerf, accueillir des troupes de nymphes et de faunes; cultivée par «ses» paysans elle était source de revenus, d'une vie sociale qui équilibrait les mondanités et les vanités de la cour; jardinée

6. NOLHAC (P. de), *Hélène de Surgères, le dernier amour de Ronsard*, Bouhet : La Découverte, 2003, p. 33.

7. *Les Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn*, Paris, 1575, f. 299 : De Jacques de la Rivière.



**Fig. 9** : À Montrouveau, vestige de l'ancienne forêt de Gâtines, essentiellement constituée de chênes et de hêtres.

de ses propres mains, elle ajoutait une autre dimension à sa force créatrice. Le Loir et ses affluents se chargeaient d'irriguer prairies et cultures, sans oublier de porter au loin le renom du poète.

La forêt de Gâtines (**fig. 9**) jouit d'une royauté incontestée dans son œuvre, à la fois inspiratrice, confidente et refuge :

*Toi, qui sous l'abri de tes bois,  
Ravi d'esprit m'amuses ;  
Toi, qui fais qu'à toutes les fois  
Me répondent les Muses*<sup>8</sup>.

*Sainte Gastine, ô douce secrétaire  
De mes ennuis, qui réponds en ton bois*<sup>9</sup>.

Il suffisait à Ronsard, au sortir de son logis de Croixval, de lever les yeux vers la Péraudière, au sommet du coteau sud-ouest pour voir et entendre frémir les hauts chênes de Gâtines, tout comme, enfant, il les admirait depuis la cour de la Possonnière. Et, lui, l'ami et l'intercesseur des paysans, défendait sa forêt, en tant que seigneur chasseur diraient d'aucuns, mais plutôt par souci d'un équilibre, qui préfigure de très loin la réflexion écologique. La forêt ne doit pas devenir campagne, telle est la conclusion de la célèbre ode aux bûcherons de la forêt de Gâtines :

*Tout deviendra muet, Écho sera sans voix,  
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,  
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue,  
Tu perdras ton silence [...]*<sup>10</sup>.

Outre la forêt, la campagne environnant Croixval offrait à Ronsard la diversité des paysages – champs de blé, de seigle ou d'avoine, chènevières, vignes, prairies – qui lui était familière depuis son enfance. Elle avait fourni le terreau dans lequel avait germé son inspiration poétique :

*Je n'avais pas douze ans, qu'au profond des vallées,  
Dans les hautes forêts des hommes reculées,  
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,  
Sans avoir soin de rien, je composais des vers.*

Ayant atteint le sommet de son art, il aima retrouver à Croixval ces images familières de la nature vendômoise. Celle-ci hébergeait tout un peuple : dans la forêt, des démons certes, mais aussi des nymphes vivant *dessous la dure écorce* des chênes ; et d'autres encore folâtrant dans les prés en compagnie des papillons et des *gentilles avettes* [abeilles]. Aux yeux émerveillés du poète, la nature se faisait tableau, œuvre d'art :

*Puis du livre ennuyé, je regardais les fleurs,  
Feuilles, tiges, rameaux, espèces et couleurs,  
Et l'entrecouplement de leurs formes diverses,  
Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses,  
Ne me pouvant saouler, ainsi qu'en un tableau,  
D'admirer la Nature, et ce qu'elle a de plus beau,  
Et de dire en parlant aux fleurettes écloses :  
Celui est presque Dieu qui connaît toutes choses,  
Éloigné du vulgaire, et loin des courtisans,  
De fraude et de malice impudents artisans*<sup>11</sup>.

« Connaître toutes choses » de la nature, telle était l'ambition du poète, qu'il s'agisse des fleurs, de tous les végétaux – se plaisant à herboriser pour répondre aux questions d'Hélène – des insectes ou des oiseaux. Et, plaisir suprême, partager cette connaissance avec Amadis Jamyn, la traduire en un mets aussi simple que savoureux :

*Lave ta main, qu'elle soit belle et nette,  
Réveille-toi, apporte une serviette :  
Une salade amassons et faisons  
Part à nos ans des fruits de la saison* (**fig. 10**).

À la rive du ruisseau ou d'un chemin, dans un champ en jachère ou sur un talus, les deux amis découvrent *la boursette touffue*,

8. Pléiade, I, p. 703.

9. Pléiade, I, p. 111.

10. Pléiade, II, p. 408.

11. Pléiade, I, p. 420.



**Fig. 10 :** Fontaine à la Salade, au pied du prieuré de Croixval. Elle connaît parfois une pénurie d'eau...

*La pâquerette à la feuille menue,  
La pimprenelle heureuse pour le sang  
Et pour la rate, et pour le mal de flanc ;  
Je cueillerai, compagne de la mousse,  
La responsette à la racine douce,  
Et le bouton des nouveaux groiseliens  
Qui le Printemps annoncent les premiers*<sup>12</sup>.

Car, au sein de la nature, Ronsard, avide de contempler, l'était plus encore d'agir et de créer. *Semer, planter, enter*, telle aurait pu être sa devise de gentilhomme campagnard. Lui-même a donné le mot-clé de son sentiment, lorsqu'il faisait le geste auguste du semeur : l'allégresse !

*Je ne faisais, allègre de séjour,  
Fût au coucher, fût au lever du jour,  
Qu'enter, planter et tirer à la ligne  
Le cep tortu de la joyeuse vigne [...]*<sup>13</sup>.

Les vignes ne manquaient pas autour de Croixval, sur les versants les mieux exposés des vallons de la Cendrine. Elles étaient cultivées «en foule» et le paysan les renouvelait en faisant des «provins», en pratiquant le marcottage : Ronsard devait adorer cette technique de création à partir d'un cep déjà existant : du vieux cep tortu naissait un nouveau pied, plus vigoureux que

l'original... On a voulu y voir le symbole de la création par Ronsard et ses amis de la Pléiade de la poésie française, issue du vénérable cep gréco-latin.

Le léger murmure du ruisseau qui coulait au pied de son jardin l'appelait au plaisir le plus simple,

*Et pendu sur le bord me plaisait d'y pêcher,  
Étant plus réjoui d'une chasse muette  
Troubler des écaillés la demeure secrète,  
Tirer avec la ligne en tremblant emporté  
Le crédule poisson pris à l'haim appâté*<sup>14</sup>.

### L'AMOUR DES PAYSANS

Un des plaisirs de Ronsard était de cheminer aux alentours de son prieuré :

*Je m'en vais promener tantôt parmi la plaine,  
Tantôt en un village, et tantôt en un bois.*

Il y croisait des paysans, dont certains travaillaient dans les métairies dépendant de Croixval. Le poète appréciait leur travail, qu'il s'agisse de la plaine céréalière...

*Heureux celui qui du coutré renverse  
Son gras guéret d'une peine diverse,  
Tantôt semant, labourant et cueillant,  
Dès le matin jusqu'au soir travaillant*<sup>15</sup>.

... Ou des coteaux porteurs de vignes :

*Sur les coteaux marche d'ordre une troupe,  
L'un les raisins d'une serpette coupe,  
L'autre les porte en sa hotte au pressouer*<sup>16</sup>.

Ronsard s'entretenait avec eux et connaissait leur parler, pour lequel il professait si peu de mépris que des dizaines de termes sont repris dans ses vers : boursette (mâche), crouillet (loquet), achée (ver de terre), haim (hameçon), se musser (se cacher), bessons (jumeaux), etc.<sup>17</sup>

La gloire poétique de Ronsard n'était pas ignorée des habitants des campagnes vendômoises, même si ceux-ci n'avaient pas accès à ses vers. En 1583, Ronsard, parrain à Montoire, était qualifié «aulmonier du Roy, nostre sire, et son premier poète en son royaume». Il n'hésita pas à mettre sa plume à leur service pour solliciter en vers la protection des saints, Protas et Gervais, Roch, Blaise. Ce dernier était le saint patron de la paroisse de Montrouveau (**fig. 11**), voisine de Croixval et aux confins de la forêt de Gâtines. Habituellement, il était imploré pour soigner les maux de gorge des

12. Pléiade, II, p. 715.

13. Pléiade, II, p. 689.

14. Pléiade, I, p. 420.

15. Pléiade, I, p. 410.

16. Pléiade, II, p. 533.

17. Pléiade, II, Glossaire, p. 1671 sq.



Fig. 11 : Statue en terre cuite de saint Blaise, patron de l'église paroissiale de Montrouveau, XVII<sup>e</sup> siècle.

humains et surtout les maladies des bestiaux ; les génisses avaient donc une place de choix :

*Nos génisses au printemps  
Ne sentent mouches ni tans ;  
Enflent de laict leurs mamelles ;  
Que pleines soient nos faicelles  
De fourrages secs et mous ;  
Je te prie, escoute nous.*

Dans ces vallons de la Cendrine, la tradition de l'élevage laitier et la fabrication des fromages mous – proposés dans leurs « fâcelles » – ont perduré jusqu'au dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Mais la protection du « bon saint » s'étendait aux autres animaux d'élevage, des moutons aux porcs, en passant par les poules et les « avettes ». Elle allait encore plus loin, puisqu'elle était censée préserver les humains de toutes les formes d'agression, qu'elles viennent de la peste, du climat, des voleurs, des soudards, des sorciers, des usuriers... Des vertus à la hauteur du gigantesque combat qui se livrait en ces lieux.

Selon la croyance paysanne, en vigueur au XVI<sup>e</sup> siècle mais encore répandue au XIX<sup>e</sup>, l'espace rural était séparé en deux mondes antagonistes : le terroir, maîtrisé par les paysans, pourvoyeur de nourriture et de ressources, était le territoire positif ; la forêt, peuplée de dangers réels et imaginaires, représentait l'univers négatif dont il fallait endiguer les assauts. Le loup, la bande de brigands pouvaient en surgir à tout moment ;

de sa lisière sorciers et sorcières jetaient leurs sorts ; d'invisibles démons lançaient des maléfica, comme celui qui fit mourir le laurier planté par le poète à Croixval (voir *infra*). Pour se protéger des influences maléfica, un véritable cordon sanitaire spirituel fut installé sur la frontière entre la forêt de Gâtines et les terroirs du Bas-Vendômois : des chapelles en général, comme Saint-Roch (à Villedieu), Sainte-Madeleine de Croixval, Notre-Dame de Lorette (aux Hayes), l'église Saint-Blaise (à Montrouveau). Mais ce pouvait être aussi une fontaine consacrée : Hélène dut partager la sienne avec saint Germain ; à la Dame de Surgères la gloire poétique, à l'évêque d'Auxerre la dévotion populaire. Ronsard était parfaitement informé :

*Il ne suffit de boire en l'eau que j'ay sacrée  
À cette belle Hélène, afin d'être amoureux :  
Il faut aussi dormir dedans un antre ombreux,  
Qui a joignant sa rive en un mont son entrée.*

*Il faut d'un pied dispos danser dessus la préé  
Et tourner par neuf fois autour d'un saule creux ;  
Il faut passer la planche, il faut faire des vœux  
Au Père Saint Germain qui garde la contrée.*

Le dernier vers est significatif : comme saint Blaise à Montrouveau, saint Germain était perçu comme un protecteur généraliste face à la forêt toute proche. Cette mission dépassait en ce lieu, celle de « bon saint » guérisseur des coliques infantiles, qui anima pendant des siècles et jusqu'au début du XX<sup>e</sup> un pèlerinage très actif<sup>18</sup>. Ronsard était très au fait des croyances paysannes et il le prouve clairement dans ses « Hymnes » à quelques saints sollicités dans son pays natal. L'*Hymne XIII de Mr Saint Roch* décrit une de ces processions « porteuses d'énergie spirituelle » auxquelles le poète aimait à participer<sup>19</sup>.

Ronsard était bien conscient des difficultés que les paysans éprouvaient dans leur vie quotidienne. De mauvaises récoltes le mettaient à la merci des créanciers :

*Au villageois qui pour sa dette tremble,  
Par tous moyens ne cessant d'essayer  
Comme il pourra son créancier payer,  
Et ne trouvant une bourse assez forte,  
Un mol fromage ou des œufs lui apporte,*

18. Voir GREBAUT (S.), « Saint Germain l'Auxerrois » et LOISEL (J.-J.), « Ronsard et les gardiens de la contrée », dans *Dévotions populaires en Loir-et-Cher*, Cahier du Tricentenaire n° 9, Vendôme : éditions du Cherche-Lune, 2007. Une chapelle Saint-Germain sous roc a été identifiée au lieu-dit « La Pierre », à quelques hectomètres de la fontaine, grâce à la découverte d'un linteau de pierre avec une inscription gravée : 1784 *Chapelle St Germain*. S'agirait-il de cet antre ombreux / Qui a joignant sa rive en un mont son entrée?... On peut avancer l'hypothèse de travail qu'il y eut, dans le cadre du pèlerinage, une déambulation entre cette chapelle souterraine et la fontaine (d'autres exemples existent en Vendômois : Villethiou, L'Écotière, Saint-Vrain, Guériteau...).

19. Voir LOISEL (J.-J.), « Ronsard et la piété paysanne », dans *Éclats de vers, éclats de voix. Ronsard en ses provinces*, Vendôme : éditions du Cherche-Lune, 2001, p. 125 sq.

*Ou des raisins, des pommes ou des noix :  
Le créancier qui a le cœur courtois,  
Prend le présent et le débiteur renvoie  
En attendant plus sonante monnoye<sup>20</sup>.*

Le « gentilhomme vendômois » avait été nourri au lait de l'idéal chevaleresque et, au printemps 1562, il n'était pas insensible aux fureurs de la guerre selon Agrippa d'Aubigné : *Le Vendômois fit ses légionnaires auxquels commanda pour un temps Ronsard, gentilhomme de courage et à qui les vers n'avaient pas ôté l'usage de l'épée*. Dans ces interminables guerres de Religion, il ressentit à quel point les principales victimes étaient les paysans et il invoqua pour eux la protection de saint Blaise :

*Chasse la guerre bien loin ;  
Romps les armes dans le poing  
Du soldat qui frappe et tue  
Celui qui tient la charrue,  
Mangeant son bien en deux coups<sup>21</sup>.*

## À Croixval : souffrir, mais pas mourir

### LE LAURIER

Le laurier, symbole de sa gloire littéraire, couronne souvent le chef du « prince des poètes », ses portraits en témoignent. À Croixval, il fut l'annonciateur de la souffrance. Ronsard avait planté de ses mains un laurier, sous les yeux de son ami Jamyn qui saluait cette naissance bénie des dieux :

*Crois sans que jamais atteint  
Soit ton arbre du tonnerre :  
Nulle injure de la terre  
De froid, d'orage ou de vent  
Ne saccage ta verdure.  
[...]  
Ici tu as pour voisine  
La grand forest de Gastine,  
Nourrice des chesnes vieux,  
Qui droits Dodone surmontent  
Et sans nœuds jusqu'au ciel montent  
D'un sommet audacieux.  
Tu es dans un beau valon,  
Qui d'une croix ha son nom,  
Lieu sacré qu'une duchesse  
Augmenta de sa richesse.*

Au moins, grâce au poème d'Amadis, le lieu de plantation ne souffre-t-il aucun doute. Ronsard lui-même évoque cet arbre dont il attendait une couronne, car on n'est jamais si bien servi que par soi-même :

*Je cultivois cette plante à toute heure,  
Je l'arrosais, la cerclois et bêchois  
Matin et soir : car trompé je pensois  
M'en faire au chef une belle couronne.*

Las, le laurier ne tint pas ses promesses et il mourut peu après. Non seulement le poète fut privé de sa couronne de laurier, qui eût été plus belle que toutes les autres, car issue de son jardin ; mais il fut atteint d'une violente fièvre quarte qui le cloua au lit pendant plusieurs mois. Jamyn était un garde-malade attentif et attristé :

*Meschante fièvre, n'as-tu  
Assez Ronsard abatu  
Père aux François de la lyre ?  
Ja la lune quinze fois  
A recommencé le mois  
Depuis qu'il est en martyre.*

Ce ne pouvait être que l'œuvre d'un démon, disait-on. Ne sourions pas de telles superstitions : elles étaient ancrées dans les esprits des plus humbles paysans comme des plus fins lettrés. Et Croixval se trouvait sur la ligne de front entre le monde positif des terroirs et l'univers forestier peuplé de maléfices.

## L'année 1585

Au début de 1585, la santé de Ronsard était très dégradée et ce depuis plusieurs années<sup>22</sup>. En février, il trouva la force de quitter Croixval pour Paris et séjourna au collège Boncourt, auprès de son ami Jean Galland, qui en était le supérieur. Il se plaisait en la compagnie de celui qu'il appelait sa « seconde âme » et les jeunes élèves admiraient le « prince des poètes ». Mais il n'était déjà plus que l'ombre de lui-même :

*Je n'ay plus que les os, un squelette je semble,  
Décharné, dénervé, démusclé, dépoulté,  
Que le trait de la Mort sans pardon a frappé :  
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.*

En mai, il se fit fabriquer un coche pour regagner Croixval (**fig. 12**). L'extérieur était peint en vert ; la serge verte tapissait l'intérieur et constituait la matière des rideaux. Des sièges rembourrés de crin, des oreillers, des coussins d'angle devaient amortir les secousses et les cahots du chemin. Il était de retour sur les bords de la Cendrine avant l'été. Il est possible qu'il ait fait, en juillet ou en août, un bref séjour à Saint-Cosme, mais sa résidence principale resta Croixval. Ces va-et-vient semblent liés à l'espoir du malade convaincu qu'en changeant d'air sa santé s'améliorerait ; mais une sorte de tropisme toujours le

20. Pléiade, II, p. 731.

21. Pléiade, II, p. 617.

22. Voir LOISEL (J.-J.) et ELLEC (M.-F.), *Histoire d'un prieuré : Croixval, Vendôme* : Éditions Librairie, 1985, p. 36-37.



**Fig. 12 :** Modèle réduit du coche commandé par Ronsard en 1585; œuvre de Jacques Dugied (coll. du manoir de la Possonnière).

ramenait à la croisée des deux petits vallons où il passa la fin de l'été.

Les armes parlaient de nouveau en Vendômois, des partis de Huguenots s'y montraient menaçants et le nom de Ronsard pouvait générer en eux des pulsions meurtrières : Louis, le neveu de Pierre, avait été un chef actif des seigneurs catholiques du Vendômois dès la première guerre de Religion; et si l'action armée de l'oncle était restée beaucoup plus discrète, ses vers avaient été des armes redoutables. Fin septembre, le duc de Joyeuse passa par Montoire, à la tête de forces catholiques, mais il ne fit que passer...

Sage précaution, le poète avait senti l'urgence de mettre en ordre ses affaires terrestres. À la fin de l'été, il avait fait venir au prieuré quatre personnes : Jehan Mirault, notaire royal à Saint-Paterne; Louis de Bueil, seigneur de Racan; Jehan de Loré, seigneur des Prés, à Chemillé-sur-Dême; Jacques de Boyer, seigneur de Rocantuf et le plus proche voisin de Croixval. Ce jour-là, Ronsard légua ses prieurés à Jean Galland<sup>23</sup>. Le 22 octobre, il écrivit à son ami, confirmant la dégradation de sa santé, *qu'il se trouvait extrêmement faible depuis quinze jours en la mutation de l'automne à l'hiver, qu'il estoit devenu fort maigre et qu'il avoit peur de s'en aller avec les feuilles*.

Selon son premier biographe, Claude Binet, il craignit alors pour ses jours : *Quelques jours après, comme la douleur luy augmentoit, et que ses forces diminuoient, ne pouvant dormir pour l'indigestion et grandes douleurs qu'il sentoit, il envoya quérir avec un Notaire le curé de Ternay, auquel il déposa le secret de sa volonté, ouït la Messe en grande dévotion, et s'estant*

23. Surprenant est le fait que trois des quatre personnes présentes, dont le notaire, résident en Gâtine tourangelle, dans le futur « pays de Racan ». Les liens entre les Ronsard et les Bueil, anciens, sont illustrés par la présence de Louis, père du poète [voir LOISEL (J.-J.), « Les Bueil et les Ronsard par-delà la forêt de Gâtines », *Mémoires de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Touraine*, année 2013, Tours, 2014; p. 169-194]. Peu avant sa mort, à Saint-Cosme, Ronsard fit un second testament, rendant la succession très compliquée pour Jean Galland qui eut deux compétiteurs pour le seul prieuré de Croixval.

*fait habiller premièrement, receut la sainte communion... Ce fait, il se fit dévestir et remettre au lict, disant : « Me voilà au lict attendant la mort, passage commun d'une meilleure vie, quand il plaira à Dieu m'appeler, je suis tout prest de partir. »*

Dans un premier temps, il partit..., à Montoire, en son prieuré Saint-Gilles (**fig. 13**). Plus que par les affres de la maladie, il y était poussé par des préoccupations de sécurité : Croixval était un séjour du temps de paix, dépourvu de défenses, et ses douves ne servaient qu'à alimenter le moulin. Il demanda à Jean Galland de le rejoindre, puis, le danger éloigné, tous deux regagnèrent les rives de la Cendrine. Mais la souffrance était toujours là, ne lui laissant aucun répit :

*Ah! Longues nuicts d'hiver, de ma vie bourrelles  
Donnez-moy patience et me laissez dormir!*

Les yeux grands ouverts, Ronsard appelait la mort :

*Hâ! Mort, le port commun, des hommes le confort,  
Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes!*

La mort prenait son temps et Ronsard s'impatientait. Qui saura vraiment expliquer les motifs de la dernière et surprenante décision que le poète prit à Croixval? Quasi moribond, exténué, il décida de se faire installer



**Fig. 13 :** Prieuré Saint-Gilles de Montoire.



**Fig. 14** : Prieuré Saint-Cosme, à La Riche, aux portes de Tours.

tout habillé dans son coche vert. On était à la mi-décembre, le froid était des plus rigoureux, il fallait subir quatre jours de cahots, de courants d'air continuels pour gagner Saint-Cosme (**fig. 14**). Pourquoi ?

– Une dernière tentative pour changer d'air en espérant une amélioration de sa santé ? – Un souci renouvelé de mise en sécurité ? – Le souhait d'être entouré d'une assistance religieuse – celle des moines de Saint-

Cosme – pour les derniers instants de sa vie ? – Puisque la mort ne répondait pas à son appel, aller au-devant d'elle dans une expédition quasi suicidaire ?

Deux semaines plus tard, Ronsard était à Saint-Cosme... Mort.

**Crédit photographique :**  
sauf indication contraire, les photographies  
sont de Michèle Loisel.